

ture naturelle » de chacun (*car chacun crée des formes, des formes plus ou moins personnelles quand il écrit*), l'artiste lui-même, dit-il, cherche à « exagérer le naturel », ... *et quand le naturel exagère, il exagère, il fait des cabrioles, des strates, conteste l'école, fait des accidents, des éclats, par quoi je donne à ma lisibilité interne une sorte de lisibilité externe, qui n'est pas éloignée de la lisibilité externe du dessin.*  
 (« J'écris, donc je crée », *Traces*, pp. 19 et 20, éd. J. Antoine, Bruxelles, rééd. 1980).

Bernadette Gromer

## Dans les replis du foulard...

(*Le Foulard dans la nuit*, texte de Milena, illustré par Georges Lemoine, Le Sorbier).

C'est dans les plis de la mémoire que se forme le rêve de David, enfant des camps de concentration, entre la nuit froide du baraquement et les souvenirs de bonheur perdu. Ici pas de description de l'univers concentrationnaire, ni d'exposé historique des raisons de cette situation tragique. Comme dans une partition musicale, les pages se répondent et forment différentes parenthèses qui accompagnent la progression du récit. Les différents temps du rêve et des souvenirs de cet enfant ouvrent des fenêtres étroites dans l'espace clos de la page et dans la nuit du personnage.

Est-ce une fuite ou un rêve qui ouvre l'horizon de l'enfant au cours d'une marche de plusieurs jours ? Sous le ciel plombé de l'hiver, les paysages rencontrés deviennent peu à peu familiers, l'évocation des floraisons de l'été, du bleu lumineux du ciel, des jeux enfantins, du village aux murs colorés dressent un tableau des lieux heureux du passé. L'eau pure du puits, la chaleur du feu de cheminée, le pain frotté, les visages de son frère et de sa mère restaurent la douceur familiale. Et quand l'enfant se réveille, ne reste que l'enfermement du baraquement, la faim et le foulard, le châle maternel : objet du souvenir qui maintient en vie. Pour ce qui est des explications, le souvenir du village où voisinent la synagogue, l'église et l'école où les deux communautés religieuses s'affrontent parfois, esquisse un fond d'intolérance.

La mémoire est le moteur double de ce texte de Milena dédié à un enfant des camps : ce texte sensible décrit des boucles, entre le rappel au lecteur des destins brisés de milliers d'enfants dont les prénoms s'inscrivent sur les pages de garde, et la mémoire du personnage qui lui permet d'affronter chaque nouvelle journée d'internement.



Les éditions du Sorbier qui publient ce grand livre sous le patronage d'Amnesty international, ont donné toute liberté à l'illustrateur pour composer une mise en pages épurée et sophistiquée. Elle permet de structurer ce récit par un jeu de symétrie entre illustrations et colonnes de textes. Georges Lemoine sait, une fois encore, lire au-delà des mots et trouver dans les creux du récit des évocations fortes et mélancoliques. La misère et la mort vaincue par la mémoire et le rêve (dans *La Petite marchande d'allumettes*, *Le Méchant prince*, d'Andersen, *Leïla*, *Petit-cœur*, entre autres...) sont des thèmes qu'il parvient à traduire par la maîtrise d'une composition sobre, un style sensible dans l'équilibre des paysages et des visages, et un art subtil de la métaphore. Foulard et champs fleuris construisent un espace de transition avec le visage et les bras maternels, petit espace de vie et d'espoir que symbolise également le coquelicot de la couverture. L'illustrateur a repris ici la touche et la tonalité des images de *La Petite marchande d'allumettes* mais en complétant cette fois la palette sombre des bruns qui exprime une réalité misérable, par une harmonie contrastée de rouges, bleus et dorés qui compose l'incursion lumineuse du rêve. Il joue efficacement sur des cadrages serrés et mêle dans les mêmes images, comme des instantanés de la mémoire qui trouble l'organisation du temps, l'hiver et l'été, la joie et la tristesse, le statisme et le mouvement.

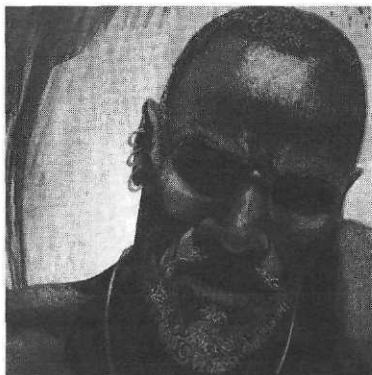
Une planche trouble le lecteur par un jeu de ricochet qui met en abyme les regards : ainsi, l'enfant spectateur du rêve apparaît dans le reflet d'un miroir entouré des siens. Sa pâleur et ses cernes contrastent avec la blondeur rose et souriante des deux visages tournés vers lui, vers nous, et se découpent sur le bois noir du cadre. Ces visages réunis sur un même plan, interpellent le lecteur : qui regarde et qui est regardé ? S'agit-il du présent ou du passé ? Tout ici est signe, de la frise symétrique qui orne le mur, au motif qui découpe dans le dossier de la chaise un cœur sur le foulard rouge. De même deux illustrations ovales se répondent à quelques pages d'intervalle pour évoquer la douceur perdue des bras maternels. Dans l'une, il nous montre l'enfant endormi dans la chaleur de l'étable, la paille et le souffle des vaches évoquant une natalité, et dans l'autre il est embrassé dans le foulard, nous proposant le tableau d'une

mère à l'enfant. À chaque fois, les paupières sont closes sur un visage apaisé. Les deux images verticales qui les accompagnent sur les pages voisines opposent une fois encore dans une symétrie troublante car inversée, le regard éperdu de l'enfant, petit marcheur de face, et son dos en uniforme rayé de prisonnier, tourné vers la réalité du camp, la porte verrouillée sur l'ailleurs.

Toute la finesse de l'auteur tient au fait qu'elle évoque à peine la vie du camp, mais l'essentiel est dit par l'évocation en contrepoint, de tout ce qui manque aux enfants. Il faut noter cependant quelques éléments qui éclairent le contexte de cette histoire d'enfant prisonnier. Tout d'abord, deux parenthèses composées de coupures de presse forment de larges tirets typographiques qui, en ouvrant et fermant le livre, associent les camps d'hier et ceux d'aujourd'hui. Et, en fin d'album, un texte commente le récit, il explique l'origine de cette histoire : ce sont les questions des enfants sur la guerre aujourd'hui, l'histoire d'un grand-père, enfant des camps d'hier, qui ont porté la voix de Milena et les images de Georges Lemoine.

Christine Plu

## Quand Kourouma écrit pour la jeunesse



*Le Chasseur*, ill. G. Bacchin, Grandir

**P**rix du Livre Inter, en 1999 pour *En attendant le vote des bêtes sauvages*, prix Renaudot et Goncourt des Lycéens 2000 pour *Allah n'est pas obligé*, Ahmadou Kourouma est depuis quelques mois sous l'éclairage intense de l'actualité littéraire et de la notoriété.

Ces romans sont, pour la plupart des lecteurs d'aujourd'hui, une véritable découverte, pour ne pas dire un choc : quelque chose comme un souffle dévastateur tout à la fois drolatique et terrible, qui emporte dans un bouillonnement de mots et d'images. Pourtant, l'insolence de l'écrivain, dans une langue française à laquelle il est « accusé de faire violence », a depuis longtemps été révélée par *Les Soleils des indépendances*. Avec ce titre, il est devenu l'un des écrivains majeurs du continent africain. Ce roman longtemps unique, achevé en 1964, refusé partout jusqu'à sa publication en 1967 au Canada puis en 1970 en France, lui a valu tout de suite une reconnaissance internationale. Dès lors, il est